

MARGUERITE DURAS

Un barrage
contre
le Pacifique

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

- LES IMPUDENTS (1943, *roman*, Plon - 1992 Gallimard).
- LA VIE TRANQUILLE (1944, *roman*, Gallimard).
- UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE (1950, *roman*, Gallimard ; « Folio plus », n° 24. Avec un dossier réalisé par Françoise Maury ; « Foliothèque », n° 18. Commentaire critique et dossier réalisés par Marie-Thérèse Ligt).
- LE MARIN DE GIBRALTAR (1952, *roman*, Gallimard).
- LES PETITS CHEVAUX DE TARQUINIA (1953, *roman*, Gallimard).
- DES JOURNÉES ENTIÈRES DANS LES ARBRES suivi de
LE BOA - MADAME DODIN - LES CHANTIERS (1954,
 récits, Gallimard).
- LE SQUARE (1955, *roman*, Gallimard).
- MODERATO CANTABILE (1958, *roman*, Éditions de Minuit).
- LES VIADUCS DE LA SEINE-ET-OISE (1959, *théâtre*, Gallimard).
- DIX HEURES ET DEMIE DU SOIR EN ÉTÉ (1960, *roman*, Gallimard), « Foliothèque », n° 82. Commentaire critique et dossier réalisé par Christiane Blot-Labarrère.
- HIROSHIMA MON AMOUR (1950, *scénario et dialogues*, Gallimard).
- UNE AUSSI LONGUE ABSENCE (1961, *scénario et dialogues*, en collaboration avec Gérard Jarlot, Gallimard).
- L'APRÈS-MIDI DE MONSIEUR ANDESMAS (1962, *récit*, Gallimard), « L'Imaginaire », n° 49.
- LE RAVISSEMENT DE LOL V. STEIN (1964, *roman*, Gallimard), « Foliothèque », n° 60. Commentaire critique et dossier réalisé par Madeleine Borgomano.

Suite des œuvres de l'auteur en fin de volume.

**UN BARRAGE
CONTRE LE PACIFIQUE**

MARGUERITE DURAS

UN BARRAGE
CONTRE
LE PACIFIQUE

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1958.*

Extrait de la publication

à Robert

PREMIÈRE PARTIE

Il leur avait semblé à tous les trois que c'était une bonne idée d'acheter ce cheval. Même si ça ne devait servir qu'à payer les cigarettes de Joseph. D'abord, c'était une idée, ça prouvait qu'ils pouvaient encore avoir des idées. Puis ils se sentaient moins seuls, reliés par ce cheval au monde extérieur, tout de même capables d'en extraire quelque chose, de ce monde, même si ce n'était pas grand-chose, même si c'était misérable, d'en extraire quelque chose qui n'avait pas été à eux jusque-là, et de l'amener jusqu'à leur coin de plaine saturé de sel, jusqu'à eux trois saturés d'ennui et d'amertume. C'était ça les transports : même d'un désert, où rien ne pousse, on pouvait encore faire sortir quelque chose, en le faisant traverser à ceux qui vivent ailleurs, à ceux qui sont du monde.

Cela dura huit jours. Le cheval était trop vieux, bien plus vieux que la mère pour un cheval, un vieillard centenaire. Il essaya honnêtement de faire le travail qu'on lui demandait et qui était bien au-dessus de ses forces depuis longtemps, puis il creva.

Ils en furent dégoûtés, si dégoûtés, en se retrouvant sans cheval sur leur coin de plaine, dans la solitude et la stérilité de toujours, qu'ils décidèrent le soir même qu'ils iraient tous les trois

10 UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE

le lendemain à Ram, pour essayer de se consoler en voyant du monde.

Et c'est le lendemain à Ram qu'ils devaient faire la rencontre qui allait changer leur vie à tous.

Comme quoi une idée est toujours une bonne idée, du moment qu'elle fait faire quelque chose, même si tout est entrepris de travers, par exemple avec des chevaux moribonds. Comme quoi une idée de ce genre est toujours une bonne idée, même si tout échoue lamentablement, parce qu'alors il arrive au moins qu'on finisse par devenir impatient, comme on ne le serait jamais devenu si on avait commencé par penser que les idées qu'on avait étaient de mauvaises idées.

Ce fut donc pour la dernière fois, ce soir-là que vers cinq heures de l'après-midi, le bruit rêche de la carriole de Joseph se fit entendre au loin sur la piste, du côté de Ram.

La mère hocha la tête.

— C'est tôt, il n'a pas dû avoir beaucoup de monde.

Bientôt on entendit des claquements de fouet et les cris de Joseph, et la carriole apparut sur la piste. Joseph était à l'avant. Sur le siège arrière il y avait deux Malaises. Le cheval allait très lentement, il raclait la piste de ses pattes plutôt qu'il ne marchait. Joseph le fouettait mais il aurait pu aussi bien fouetter la piste, elle n'aurait pas été plus insensible. Joseph s'arrêta à la hauteur du bungalow. Les femmes descendirent et continuèrent leur chemin à pied vers Kam. Joseph sauta de la carriole, prit le cheval par la bride, quitta la piste et tourna dans le petit chemin qui menait au bungalow. La mère l'attendait sur le terre-plein, devant la véranda.

— Il n'avance plus du tout, dit Joseph.

Suzanne était assise sous le bungalow, le dos contre un pilotis. Elle se leva et s'approcha du terre-plein, sans toutefois sortir de l'ombre. Joseph commença à dételer le cheval. Il avait très chaud et des gouttes de sueur descendaient de dessous son casque sur ses joues. Une fois qu'il eut détélé, il s'écarta un peu du cheval et se mit à l'examiner. C'était la semaine précédente qu'il avait eu l'idée de ce service de transport pour essayer de gagner un peu d'argent. Il avait acheté le tout, cheval, carriole et harnachement, pour deux cents francs. Mais le cheval était bien plus vieux qu'on n'aurait cru. Dès le premier jour, une fois détélé, il était allé se planter sur le talus du semis en face du bungalow et il était resté là, des heures, la tête pendante. Il broutait bien de temps en temps, mais distraitemment, comme s'il s'était juré en réalité de ne plus jamais brouter, et qu'il l'oubliait seulement par instants. On ne savait pas, sa vieille-mère mise à part, ce qu'il pouvait bien avoir. La veille, Joseph lui avait apporté du pain de riz et quelques morceaux de sucre pour essayer de lui ouvrir l'appétit, mais après les avoir flairés il était retourné à la contemplation extatique des jeunes semis de riz. Sans doute, de toute son existence passée à traîner des billes de loupe de la forêt jusqu'à la plaine, n'avait-il jamais mangé autre chose que l'herbe desséchée et jaunie des terrains défrichés et, au point où il en était, n'avait-il plus le goût d'autre nourriture.

Joseph allait vers lui et lui caressait le col.

— Mange, gueulait Joseph, mange.

Le cheval ne mangeait pas. Joseph avait commencé à dire qu'il était peut-être tuberculeux. La mère disait que non, qu'il était comme elle, qu'il en avait assez de vivre et qu'il préférait

se laisser crever. Pourtant, jusqu'à ce jour-là, non seulement il avait pu faire l'aller et retour entre Banté et le bungalow, mais, le soir, dételé, il s'était dirigé seul vers le talus du semis, tant bien que mal, mais seul. Aujourd'hui, non, il restait là, sur le terre-plein, devant Joseph. De temps en temps il vacillait légèrement.

— Merde, dit Joseph, il ne veut même plus y aller.

La mère à son tour s'approcha. Elle était pieds nus et portait un grand chapeau de paille qui lui arrivait à hauteur des sourcils. Une mince natte de cheveux gris retenus par une rondelle de chambre à air lui pendait dans le dos. Sa robe grenat, taillée dans un pagne indigène, était large, sans manches et usée à l'endroit des seins qui étaient bas mais encore charnus, et visiblement libres sous la robe.

— Je t'avais dit de ne pas l'acheter. Deux cents francs pour ce cheval à moitié crevé et cette carriole qui ne tient pas debout.

— Si tu ne la fermes pas je fous le camp, dit Joseph.

Suzanne sortit de dessous le bungalow et s'approcha à son tour du cheval. Elle aussi portait un chapeau de paille d'où sortaient quelques mèches d'un châtain roux. Elle était pieds nus, comme Joseph et la mère, avec un pantalon noir qui lui arrivait au-dessous du genou et une blouse bleue sans manches.

— Si tu fous le camp, t'auras raison, dit Suzanne.

— Je ne te demande pas ton avis, dit Joseph.

— Moi je te le donne.

La mère s'élança vers sa fille et essaya de la gifler. Suzanne l'esquiva et retourna se réfugier dans l'ombre, sous le bungalow. La mère se mit à geindre. Le cheval semblait maintenant avoir

les pattes de derrière à demi paralysées. Il n'avancait pas. Joseph lâcha le licol avec lequel il essayait de l'entraîner et le poussa par le train arrière. Le cheval avança par secousses, toujours vacillant, jusqu'au talus. Une fois là il s'arrêta et enfouit ses naseaux dans le vert tendre du semis. Joseph, la mère et Suzanne s'immobilisèrent, tournés vers lui, pleins d'espoir. Mais non. Il se caressa les naseaux au semis, une fois, encore une fois, il releva un peu la tête, puis la laissa pendre, immobile, pesante, au bout de son long cou, ses grosses lèvres au ras des pointes d'herbe.

Joseph hésita, pivota sur lui-même, alluma une cigarette et revint vers la carriole. Il mit les harnais en tas, sur la banquette avant et la tira jusque sous le bungalow.

D'habitude il la laissait près de l'escalier, mais, ce soir-là, il la remisa bien au fond, entre les pilotis centraux.

Après quoi il parut réfléchir à ce qu'il allait pouvoir faire. Il se tourna encore une fois vers le cheval, puis se dirigea vers la remise. Il eut l'air d'apercevoir alors sa sœur qui était revenue s'asseoir contre son pilotis.

— Qu'est-ce que tu fous là?

— Il fait chaud, dit Suzanne.

— Il fait chaud pour tout le monde.

Il pénétra dans la remise, sortit le sac de carbure et en versa dans une boîte de fer-blanc. Puis il alla remettre le sac dans la remise, revint à la boîte et se mit à écraser le carbure entre ses doigts. Il huma l'air et dit :

— C'est les biches qui puent, faudra les balancer, je ne comprends pas comment tu peux rester là.

— Ça pue moins que ton carbure.

Il se releva, se dirigea encore une fois vers la

14 UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE

remise, la boîte de carbure à la main. Puis il changea d'avis, revint vers la carriole et lui assena un coup de pied dans les roues. Après quoi il remonta, d'un pas décidé, l'escalier du bungalow.

La mère avait repris son sarclage. C'était la troisième fois qu'elle plantait des canas rouges sur le talus qui bordait le terre-plein. La sécheresse les faisait régulièrement crever mais elle s'obstinait. Devant elle le caporal binait le talus après l'avoir arrosé. Il devenait de plus en plus sourd et elle était obligée de hurler de plus en plus fort pour lui donner ses ordres. Peu avant le pont, vers la piste, la femme du caporal et sa fille pêchaient dans un marigot. Il y avait bien une heure qu'elles étaient accroupies dans la boue en train de pêcher. Il y avait bien trois ans qu'on mangeait du poisson, toujours le même, celui qu'elles pêchaient chaque soir dans la même mare avant le pont.

Sous le bungalow on était relativement tranquille. Joseph avait laissé la remise ouverte et un air frais en arrivait tout empreint de l'odeur des biches. Il y en avait quatre et un cerf. Joseph avait tué le cerf et l'une des biches l'avant-veille et les deux autres il y avait trois jours, et celles-là ne saignaient plus. Les autres perdaient encore leur sang goutte à goutte par leurs mâchoires ouvertes. Joseph chassait souvent, parfois une nuit sur deux. La mère l'engueulait parce qu'il gâchait des balles à tuer des biches qu'on jetait dans le rac au bout de trois jours. Mais Joseph ne pouvait pas se résigner à revenir bredouille de la forêt. Et on faisait toujours comme si on mangeait les biches, on les accrochait toujours sous le bungalow et on attendait qu'elles pourrissent avant de les jeter dans le rac. Tout le monde était dégoûté d'en manger. Depuis quelque

temps on mangeait plus volontiers des échassiers à chair noire que Joseph tuait à l'embouchure du rac, dans les grands marécages salés qui bordaient la concession du côté de la mer.

Suzanne attendait que Joseph vienne la chercher pour aller se baigner. Elle ne voulait pas sortir la première de dessous le bungalow. Il valait mieux l'attendre. Quand elle était avec lui, la mère criait moins.

Joseph descendit.

— Viens en vitesse. J'attends pas.

Suzanne monta en courant passer son maillot. Elle n'avait pas fini que la mère qui l'avait vue monter criait déjà. Elle ne criait pas pour mieux faire entendre des choses qu'elle aurait voulu qu'on comprenne. Elle gueulait à la cantonade n'importe quoi, des choses sans rapport avec ce qui se passait dans le même moment. Quand Suzanne redescendit du bungalow elle trouva Joseph, indifférent aux cris de la mère, à nouveau aux prises avec le cheval. De toutes ses forces il lui appuyait sur le crâne, essayant de lui enfouir les naseaux dans le semis. Le cheval se laissait faire mais ne touchait pas au semis. Suzanne rejoignit Joseph.

— Allez, viens.

— Je crois que c'est fini, dit tristement Joseph, il va crever.

Il le quitta à regret et ils s'en allèrent ensemble vers le pont de bois, à l'endroit le plus profond de la rivière.

Dès qu'ils le voyaient se diriger vers la rivière, les enfants quittaient la piste où ils jouaient, sautaient dans l'eau derrière lui. Les premiers arrivés plongeaient comme lui, les autres se laissaient dégringoler en grappes dans l'écume grise. Joseph avait l'habitude de jouer avec eux. Il

les juchait sur ses épaules, leur faisait faire des cabrioles, et parfois en laissait un s'accrocher à son cou et lui faisait descendre ainsi, extasié, le fil de l'eau, jusqu'aux abords du village, au-delà du pont. Mais aujourd'hui il n'avait pas envie de jouer. Dans l'espace profond et étroit il tournait et retournait sur lui-même, comme un poisson dans un bocal. Dominant l'eau, de la berge, le cheval n'avait pas fait le plus léger mouvement. Sur le sol pierreux, sous le soleil, il avait l'apparence fermée d'une chose.

— Je ne sais pas ce qu'il a, dit Joseph, mais il va crever, c'est sûr.

Il replongeait, suivi par les enfants. Suzanne ne nageait pas aussi bien que lui. De temps en temps elle sortait de l'eau, s'asseyait sur la berge et regardait la piste qui donnait d'un côté vers Ram, de l'autre vers Kam et, beaucoup plus loin, vers la ville, la plus grande ville de la colonie, la capitale, qui se trouvait à huit cents kilomètres de là. Le jour viendrait où une automobile s'arrêterait enfin devant le bungalow. Un homme ou une femme en descendrait pour demander un renseignement ou une aide quelconque, à Joseph ou à elle. Elle ne voyait pas très bien quel genre de renseignements on pourrait leur demander : il n'y avait dans la plaine qu'une seule piste qui allait de Ram à la ville en passant par Kam. On ne pouvait donc pas se tromper de chemin. Quand même, on ne pouvait pas tout prévoir et Suzanne espérait. Un jour un homme s'arrêterait, peut-être, pourquoi pas ? parce qu'il l'aurait aperçue près du pont. Il se pourrait qu'elle lui plaise et qu'il lui propose de l'emmener à la ville. Mais, à part le car, il passait peu d'autos sur la piste, pas plus de deux ou trois dans la journée. C'était toujours les mêmes autos de chasseurs qui allaient jusqu'à

MARGUERITE DURAS

Un barrage contre le Pacifique

La mère, c'est une ancienne institutrice du nord de la France, jadis mariée à un instituteur. Impatients et séduits à la fois par les affiches de propagande et par la lecture de Pierre Loti, tous deux tentent l'aventure coloniale. Après quelques années relativement heureuses sur la côte du Pacifique, non loin du golfe de Siam, le père mourut, et la mère resta seule avec deux enfants, Joseph et Suzanne. Elle joua dix ans du piano à l'Eden Cinéma, fit des économies, obtint après d'innombrables démarches une concession à la Direction générale du cadastre, laquelle Direction, n'ayant pas reçu de dessous-de-table, lui attribua à dessein une concession incultivable. La mère, qui n'avait d'autre but que de laisser un petit bien à ses enfants passionnément aimés, s'entêta. Elle eut l'idée de construire contre les grandes marées du Pacifique un barrage qui protégerait ses terres et celles de ses voisins. Le barrage fut construit par des centaines de paysans séduits par son espoir. Le Pacifique et ses crabes traversèrent le barrage comme s'il avait été une feuille de papier à cigarettes. C'est à ce moment que débute le roman de Marguerite Duras. La mère, Joseph, qui a vingt ans, Suzanne, qui en a dix-sept, vivent péniblement dans leur bungalow délabré, au milieu de leur concession temporaire, sans cesse menacés d'en être privés par l'administration du cadastre. La mère est malade, Joseph et Suzanne commencent à « avoir marre » de leur misère. Que faire ? L'énergie et l'espoir n'ont pas quitté la mère, qui calcule, combine, avec une sorte de folie méticuleuse, rusée et lucide, tant elle a peur du départ définitif, qu'elle sait inéluctable, de ses enfants. Les colères et les amours de Joseph, la résignation de Suzanne, les intrigues d'un M. Jo, fils dégénéré d'un riche trafiquant de terrains, pour séduire la jeune fille, la mort de la mère et le départ des enfants pour une vie peut-être meilleure, peut-être pire, sont ici décrits avec une puissance qu'on ne peut rapprocher que de celle de Conrad dans ses meilleurs récits. Cette désolante aventure baigne dans le soleil, l'alcool, le cinéma de la ville, l'immense misère physique et morale des indigènes et des Blancs pauvres roulés par une administration abjecte, un désespoir total qui fait passer brusquement les personnages de l'intense, de l'hystérique rigolade à la tristesse la plus affreuse, enfin une sensualité violente. A côté des vivants, une vieille Citroën B 12, un phonographe et un diamant défectueux jouent un rôle majeur.



50-VI A 22093 ISBN 2-07-022093-1

Extrait de la publication

9 782070 220939